

Almonis et Lisore

de Sophia Balestri

Prologue

J'étais, avant de croiser ce regard infini qui allait bouleverser le cours de ma destinée, d'un caractère outrancier et blasé. Frileux quant à la réalité de ce monde cynique, je cherchais la chaleur là où elle se trouvait, et l'oubli de mes désillusions auprès des plus francs épicuriens. Ces compagnons en soif perpétuelle de distractions et de plaisirs m'entraînaient à la moindre occasion dans leurs repaires enfumés, où nous attendaient des remèdes au goût bien moins amer, que celui de nos existences bafouées. Là, nous errions dans nos débats lunaires, des heures durant, jusqu'à ce que l'aurore vienne nous piquer les yeux de ses premiers faisceaux, à travers l'opacité des volutes bleutées, spectres éphémères de nos nuits.

J'étais en quête de bon temps, de partages savoureux, d'allégresses dissipées; j'avais eu aussi quelques maîtresses qui affirmaient m'apprécier pour ce tempérament enclin à la liberté, mais qui m'accablaient de blâmes pour les mêmes raisons... Elles me reprochaient ma folâtrerie et mon manque d'affectivité; pourtant, mon être tout entier débordait d'amour. Elles ne le sentaient pas; je le leur cachais, préservant ce trésor qui faisait vibrer mes songes et leur donnait l'illusion d'un souffle de vie. Je demeurais presque insensible à toute sentimentalité envers mes compagnes, car elles ne savaient pas m'émouvoir. Si certaines pouvaient me divertir de leurs espiègleries, d'autres me séduire de leurs charmes, mes vraies attentes restaient vaines.

Seule l'encre dans laquelle j'aimais à noyer le désœuvrement réincarnait mes émotions profondes.

J'étais ce rêveur impétueux, écrivain public de métier et poète de vocation. La poésie était un univers dans lequel je m'échappais à loisir et ce doux refuge où l'amour était roi ne pouvait être partagé. L'intrusion d'une âme souillée dans la pureté de mes espoirs m'était inconcevable. Mieux valait être perçu comme une créature égarée, plutôt que de risquer d'être robé de cette innocence sacrée que j'avais pu préserver, malgré les nombreux ravages essuyés.

Je travaillais dans la ville où j'avais vu le jour ; seule la classe bourgeoise y avait le privilège d'un enseignement accompli. Alors que tous les jeunes garçons d'origine modeste devaient se contenter de trois ou quatre années de petite école - d'où l'on ressortait en sachant à peine lire et écrire - j'avais eu la chance de recevoir l'enseignement secondaire d'un ancien maître, en échange de services rendus. Le vieil homme s'était fort réjoui de mon assistance et s'était efforcé, avec bonté, de satisfaire ma soif intarissable de savoir. J'avais très vite pris conscience de la portée de cette faveur, n'étant que le fils aîné d'un couple d'aubergistes. Nous étions quatre frères et sœur : Laken, mon cadet, engagé dans l'armée royale selon la tradition familiale maternelle, Amélie ou, l'incarnation vivante de la douceur, et Oscar le benjamin, notre facétieux jouvenceau.

Degoisvenelles était un site très couru, car il ne se trouvait qu'à vingt lieues de la ville principale du Comté, Montmissac, juste aux abords de la route qui traversait la région. De nombreux voyageurs faisaient halte chez nous, ce qui nous procurait l'aisance nécessaire à une existence tranquille. Cependant, cela ne suffisait pas à nos parents qui, toujours plus exigeants quant à nos revenus, requéraient plus de confort. Notre mère s'obstinait à ce que je change de profession car l'écriture ne m'amenait selon elle, qu'à fréquenter les turlupins et dépenser le sou. Elle citait celle de mon frère en digne exemple ; bien que j'admiraiss mon cadet pour sa bravoure, je ne pouvais m'imaginer un instant dans cette activité quasi-barbare, n'ayant de noble que l'étendard...

Notre génitrice ne le tolérait point, descendante directe d'une longue lignée de militaires. Cette dernière avait coutume de transformer ces simples soldats en héros prestigieux, dans les interminables récits qu'elle nous avait relatés des centaines de fois. Dans les faits, seul son aîné, que nous ne connaissions qu'à travers leur correspondance, s'était illustré lors de batailles victorieuses et avait terminé sa carrière en gradé. Veuve très jeune d'un bas officier qu'elle avait fort admiré, elle avait conservé une certaine nostalgie de ces distinctions. Elle ne s'était jamais consolée de son second mariage avec notre père, bon économiste mais vulgaire aubergiste. Nous avions grandi entre les exploits exagérés de ses aïeux et les remontrances à notre géniteur quant à sa terne condition.

Pour ma part, je n'avais que dédain pour l'armée et ses principes de guerre qui me rebutaient ; je n'y voyais que des hommes rustres et balourds, prêts à s'entretuer. Je sus bien plus tard que des âmes courageuses ornaient aussi ces garnisons.

Mais à cette époque, mon animosité pour les régiments était à son plus haut point ; rentré à la hâte quelques semaines plus tôt et gravement blessé, mon frère Laken venait de décéder.

Sophia Balestri, copyrights